

ISABELLE
AUTISSIER



**Chroniques
au long cours**

« La mer a rempli ma vie »

ARTHAUD

ISABELLE AUTISSIER

Chroniques au long cours

Navigatrice d'exception, première femme à avoir bouclé un tour du monde en solitaire, Isabelle Autissier a sillonné les mers du monde et passé des milliers d'heures à scruter les flots, les icebergs et les constellations de tous les cieux.

Cetteoureuse de la mer et de la nature sauvage a publié plusieurs ouvrages dont *Kerguelen*, *Salut au grand Sud* avec Erik Orsenna, *Seule la mer s'en souviendra* et *L'Amant de Patagonie*.

Ces *Chroniques au long cours*, rédigées pour la revue *Bateaux*, nous entraînent dans le sillage poétique de cette femme d'exception. Ces textes aux saveurs de grand large et d'horizons lointains sont les cadeaux d'une

passeuse de mots, revenue sur terre avec « un peu de ces embruns, de ces douceurs ou colères océaniques, de ces territoires que l'on n'aborde que par la mer ».



Photo : David Ignaszewski / Kikoy © Flammarion

Chroniques au long cours

Isabelle Autissier

Chroniques au long cours

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2013
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13
Tous droits réservés.
ISBN : 978-2-0812-9820-0

Sommaire

<i>Introduction</i>	9
Un musicien de génie	15
Le balancement de l'univers	21
Nuages, merveilleux nuages	27
Les voltes du courant	33
Pétrole de folie	39
Le dessous des cartes	45
Fronts à la masse	51
Le bateau idéal : de la façon de le choisir, et de rester en bons termes avec lui... ..	57
Cyclone m'était conté	63
Une vie de voile	69
Juste un éternel recommencement... ..	75
Le Grand Sud... ou l'enfer du décor	81
Je me souviens... ..	87
Jeux de lumières, effets mer	91
Les étoiles nous ramènent à l'infini du temps et de l'espace	97
J'ai vécu l'adrénaline des départs, la joie féroce d'un bon placement	103
Il y a de belles heures pour les fauchés	109

Chroniques au long cours

La recette d'un bon cocktail	115
Ce week-end, j'étais au Salon... ..	121
Confort en gueule	127
L'embarras des choix	133
Et si les bateaux poussaient dans les champs ?	139
Je repérais les meilleurs et je faisais comme eux pour limiter la casse !	145
J'ai fait un rêve, celui du pacte avec la mer ..	151
Pour bien préparer sa croisière, il faut la rêver	157
J.O. or not J.O. ?	163
La mer n'est rien si l'équipage est tout	169
Les belles balades de l'arrière-saison	175
Marin, tes papiers !	181
Goûter la mer sans la détruire	187
L'exception n'est pas une affaire d'argent... .	193
Quelle chance a eue Florence !	199
Allez, j'y vais !	205
Yachting an 2.0	211
Si j'étais présidente... ..	217
Le savoir-dormir	223
Du bout du monde	229
N'en jetez plus !	235
Partir, partir	241
Sublime Alaska	247
Terra cognita	253

INTRODUCTION

Il y a un temps pour tout. Celui de l'enfance était pour moi celui de la découverte. Je dois tout à mes parents qui m'ont fait tirer mes premiers bords, mais aussi à Moitessier, à Janichon, Poncet et à toutes ces sortes de mauvaises lectures, au coin de la cheminée de banlieue qui me disaient que tout était possible et que la terre était si ronde et si vaste, vue de la mer. J'y ai nourri plus que des rêves, la certitude que l'océan serait mon univers.

Puis s'est superposé le temps d'exister. Comme tous les jeunes gens de cet âge, il me fallait vivre, créer, trouver ma place dans le monde et combiner cette soif d'agir avec les rêveries d'enfance. La voile s'est inscrite, d'abord en filigrane, puis a pris le devant de la scène de ma vie : construction amateur, première traversée océanique en solo, découverte de la compétition, courses autour du monde. Mon emploi du temps s'est trouvé plein comme un œuf de vagues, de ciels, de côtes et de peuples de l'eau, aux quatre coins de la planète.

L'arrêt de la course au large a, pour moi, été concomitant d'une nouvelle envie, que d'aucuns attribuent

Chroniques au long cours

à l'âge, de partager et de transmettre. Même si je continue à mouiller mon fond de ciré plusieurs mois par an sur toutes les mers, il me paraissait de plus en plus inexcusable de ne pas « rapporter » sur terre un peu de ces embruns, de ces douceurs ou colères océaniques, de ces territoires que l'on n'aborde que par la mer. Lorsqu'on me demande ma profession aujourd'hui, j'aimerais dire « passeuse », encore que le mot ne sonne pas très bien et ne rende pas complètement justice à cette étrange fonction.

À mon sens, elle est beaucoup plus que faire rêver, ce dont on me crédite habituellement. C'est partager cet élan irrépressible d'aller voir ailleurs en prenant le temps d'entrer en empathie avec les choses et les gens, cette curiosité pour des lieux proches ou lointains, pour l'histoire, la science, la technique qui font que notre monde est monde. La navigation a ceci de bien que ce sont le vent et la mer qui imposent leurs timings et pas notre conception de gens pressés. Le temps du nuage qui passe et de la dépression qui se forme ne se discute pas, ni la direction des vents ou la taille de la houle. Derrière ce qui pourrait apparaître comme des contraintes naît une forme de liberté fondée sur le réel et non sur le fantasme ; c'est bien la mer telle qu'elle est qui m'importe et pas ce que je voudrais qu'elle soit. Ainsi je suis dans l'obligation de regarder autour de moi, d'accueillir, de comprendre, parfois de rompre avec mes habitudes et tout cela est merveilleusement stimulant, sans parler du recul si bienvenu auquel ces exercices aboutissent.

J'ai l'impression que je n'ai rien lâché de mes émerveillements des débuts, de l'envie de réalisation qui a suivi, mais que tout cela s'est encore augmenté

Introduction

dans le bonheur de transmettre qui me donne ma place et mon rôle dans la société.

Les chroniques pour le journal *Bateaux* rassemblées ici en sont le témoignage. Elles sont comme moi, rêveuses ou pragmatiques, parfois partisanses. Elles veulent témoigner, emmener au bout du monde ou à la porte d'à côté, amener les questions aux lèvres et les désirs au cerveau. Je n'aurais pas de plus beau cadeau que quelqu'un qui me dirait :

« Grâce à vous, j'ai eu envie d'aller plus loin, d'ouvrir un livre, de chercher, de me documenter, d'aller voir moi-même ce dont vous parlez, de construire mon propre imaginaire et de passer à l'acte. »

Il n'est pas forcément question ici de lever l'ancre pour le grand tour. Une seule petite étoile allumée dans des yeux me serait récompense, car elle est de celles qui ne s'éteignent jamais et, qui, mises en commun, changent le monde.

Notre société fatiguée et à juste titre inquiète se cherche de nouvelles valeurs. Nous avons éperduement besoin de protéger notre planète pour qu'elle continue à nous porter sereinement ; pour cela il faut l'aimer et donc la connaître.

Si une seule de ces lignes allume la luciole qui devient brasier un jour de grand vent, ce livre n'aura pas été vain.

Isabelle Autissier, juillet 2012

UN MUSICIEN DE GÉNIE

Musicien ! Le vent est un musicien de génie. Écoutez-le chanter, siffloter, grogner, gronder, hurler. Il se paie toute la gamme. Ce soir au mouillage, au fin fond de la caleta Martial, à 10 milles du cap Horn, il mugit longuement en *do* et il ne lui faut pas longtemps pour faire fumer la baie. Pourtant, cela ne vient pas troubler notre apéritif et nous regardons, dubitatifs, les vagues qui se lèvent déjà fortement, au-delà des îles.

Car le problème n'est pas la petite musique du vent, même si elle est parfois cacophonique, mais bien la mer qu'il lève. Le vent peut coucher un bateau, figure désagréable, mais pas forcément dramatique si l'équipage est solidement arrimé. En mer ouverte, c'est une autre chanson. Au début, tout va bien, il y a de l'air et pas encore de mer. C'est le bonheur, ça pulse sans danger. Au bout de quelques heures, le pont commence à être humide, mais avec le passage d'un front et la rotation du vent qui lève une mer croisée, c'est la guerre.

Et puis il est farceur, l'ami. Combien de fois après le bon grain du front, le calme s'établit soudain avec

Chroniques au long cours

un coin de ciel bleu. Ne vous y fiez pas, c'est juste qu'il prend sa respiration. Moins de deux heures après, il recommence sa sarabande, mort de rire de vous voir reprendre trois ris à toute allure. Combien de fois l'ai-je vu s'embusquer au coin d'un cap, ou d'un détroit entre les îles. Allez, c'est la dernière marque du parcours, on ne va pas se fatiguer à ariser... et bing ! Vingt nœuds de plus, 30 degrés de refus ; c'est la panique, d'autant plus qu'à la côte la marge est réduite pour manœuvrer. Et, à nouveau, l'autre rigole, derrière son nuage.

Mes extrêmes ? Trois jours de pétrole blanche par 35 degrés de latitude sud dans la première étape de mon tour du monde. Une bêtise de ma part, évidemment. Au début, ça fait du bien, la furie qui s'arrête, enfin le temps de sécher, de cuisiner un peu et de dormir sans l'angoisse vissée au corps. Mais c'est une régates, et il n'y a pas d'autre moyen que de se coller à la barre pour essayer de relancer le bateau dans les souffles évanescents. Quelques valse de Brahms, les albatros impuissants qui nichent au creux des vagues suffisent à mon bonheur. Mais ça dure, dure et j'ai beau m'obstiner, les voiles ne claquent plus qu'au rythme de la houle qui démolit mes efforts. J'avoue que j'ai hurlé à m'en vider les poumons, que j'ai même tapé sur la bôme, que j'ai menacé, supplié...

Et finalement attendu, dégoûtée, que la punition finisse en comptant les milles de retard.

Le pire, c'était le Vendée Globe 1996. Au beau milieu du Pacifique. Il est arrivé tout de suite plus mordant que prévu. Il a bousculé son monde et,

Un musicien de génie

quelques heures après, il fallait trier l'air de l'eau. Sous mât seul, le bateau allait ses 15 nœuds de moyenne. La centrale a enregistré 87 nœuds de vent puis a rendu l'âme, car la girouette a trempé six fois dans l'eau en chavirant (avec un mât de 26 mètres de hauteur, c'est un exercice violent qui m'a valu un vol au plafond et un doigt cassé). Si le bateau s'en sortait chaque fois, c'est que, au creux des vagues, les murs d'eau créaient un calme qui lui permettait de se redresser. Je ne souhaite pas cela à mon pire ennemi.

Hormis ces facéties extrêmes, le vent est l'allié naturel des bateaux à voile. Je rêve de croisière sans moteur (mais hélas on est toujours pressé d'arriver quelque part), de le prendre comme il est. Apprendre à taquiner l'isobare pour mettre le bateau là où il faut, quand il faut, c'est la fierté du marin. Accepter les calmes et les colères du vent est un luxe que l'on oublie quand la risée Yanmar ou Volvo est si tentante. Je pense souvent aux vieux gréements qui devaient déployer des trésors de savoir-faire pour entrer dans un mouillage étroit. Certes, ils faisaient naufrage plus souvent qu'à leur tour, devaient attendre des jours durant des conditions favorables. J'imagine les hommes de Magellan, remorquant les navires dans le détroit, avec le froid glaçant, profitant des moindres accalmies. On peut comprendre que ceux-là n'auraient pas boudé la facilité de la machine.

Souvent, quelque part en ville, je lève la tête, là où passent les nuages. Je pense à cet ailleurs, un endroit où le vent circule en faisant gémir les arbres de Patagonie, en frisant la crête des vagues. Je me dis qu'il caresse en ce moment une voile. Ça me fait

Chroniques au long cours

du bien, j'oublie le bitume et le métro, je suis ce souffle qui parcourt la planète, symbole de la liberté. Je lui parle parfois... Mais ce que je lui dis est mon secret.

N° d'édition : L.01EBNN000291.N001
Dépôt légal : février 2013